

## Identité et épreuve du temps

**Q**u'est-ce que la psychanalyse peut nous dire là-dessus? Et bien d'abord que l'identité n'est pas quelque chose de simple, ni quelque chose qui serait donné. L'identité s'acquiert, se construit, se transforme, rencontre toutes sortes de difficultés. Les identifications sur lesquelles elle repose sont multiples, contradictoires, généralement tout à fait étrangères à la raison. Ce que montrent en tout cas ces identifications, c'est que le sujet se constitue sur la base de son lien à l'Autre. Mais ce qui nous intéresse ici n'est pas la phase de constitution de l'identité, c'est la question du maintien de cette identité au cours du temps. Ce maintien, peut-on dire d'abord, repose sur un « travail » permanent qui consiste à mettre à l'épreuve et à renouveler sans cesse : des investissements et des significations qui relient le Moi à « de l'autre » et qui ont pour fonction d'assurer ce qu'on pourrait appeler un « sentiment de pertinence de la vie » et donc, en définitive, de rassurer le Moi.

Il y a ainsi un aspect affectif — l'investissement — et un aspect représentatif — les significations — dans ce travail invisible de maintien de l'identité. Invisible, c'est-à-dire inconscient, dans la mesure où l'individu, au quotidien, n'a pas conscience qu'il est à la recherche d'un « sentiment de pertinence de la vie » ni qu'il cherche à se rassurer en se fabricant des identifications.

Abordons d'abord cet aspect affectif, qui est essentiellement celui du désir inconscient mais qu'on peut désigner aussi d'une façon tout à fait générale comme celui de l'attachement du sujet à des objets. En effet, quand on dit que l'identité — à travers les identifications — n'est pas autre chose que du lien à de l'autre, ce qui est évoqué là, c'est bien sûr le désir, mais de façon encore

plus générale, c'est une idée d'attachement et même de « rattachement affectif » du sujet à des états, à des situations, à des signes et, finalement, à des objets.

Pour le dire autrement, ce qui se pose comme un Moi se relie à ce qui ne l'est pas et ne peut se percevoir et se penser tel que grâce à ce lien. C'est à travers ce lien que le sujet accède au sentiment d'une existence propre. De Freud, qui n'emploie pas le terme d'attachement, à Bowlby qui l'a popularisé, en passant par bien d'autres, nous voyons que les différences d'approche n'empêchent pas de cerner toujours cette non-indifférence du sujet qui est le moteur de sa constitution, et, sans chercher à faire de la notion d'attachement un concept, on peut se contenter, d'un point de vue clinique, de constater que l'attachement à la vie du sujet vivant est fait d'attachement à des objets qui succèdent à d'autres objets, qui succèdent eux-mêmes à un attachement plus diffus à des situations qui impliquent à la fois des objets premiers et des états internes, situations qui se cristallisent, dans l'inconscient, autour de « marques » qui sont certes des signes, mais toujours les signes d'un rapport à « de l'autre ». On peut donc se contenter de prendre l'attachement comme un donné et une nécessité, et s'intéresser essentiellement à son histoire, à ses formes, à sa dynamique.

Et c'est bien, en effet, parce que l'attachement a une histoire, est une histoire, et parce que le « vieillir » humain, au plan psychique, se confond avec cette histoire, que ce « vieillir », comme il est vrai bien sûr aussi de la formation du Moi et de l'acquisition de la maturité psychique, est déchiffrable, a un sens, tout au moins au regard de cette histoire.

## Trois moments de l'attachement

L'attachement est donc à la base de la vie psychique. Melanie Klein, Winnicott, Spitz, Glover, et bien sûr Balint et Jones, sans user explicitement du terme, ne font rien d'autre que décrire — liant le Moi naissant à des substances indéfinies (Balint), à un environnement actif (Winnicott), à des supports extérieurs sur lesquels il projette une première représentation de ses états internes (Klein, Jones), enfin à des objets constitués simultanément à l'extérieur et à l'intérieur — le « travail » de cette sorte d'affect de base, ou plutôt de base de tout affect, qu'est précisément l'attachement. A travers des descriptions pourtant différentes, nous saisissons bien qu'il ne peut advenir de sujet que par la médiation d'un lien d'attachement. La mise en œuvre de liens signifiants entre le dedans et le dehors, puis le Moi et ses objets, repose sur cette non-indifférence qui a nom attachement .

Les descriptions des auteurs évoqués plus haut montrent, chacune sous son angle propre, une vie psychique naissante avide en ces débuts de se saisir de ce qui l'entoure et se saisissant elle-même à travers la violence et les

contrastes de cette saisie. Le petit enfant, on le sait bien, n'est rien d'autre que la violence même de ces attachements qui le font être, de leur abandon, de leurs retours et retournements, de leurs transformations. L'histoire ne nous intéresse pas ici, en elle-même, sinon en ce qu'elle nous permet de désigner, dans la petite enfance, un premier moment de l'attachement qu'on pourrait appeler le moment de l'attachement primaire, au sens où Balint parle d'amour primaire.

Ce qui distinguerait celui-ci serait naturellement son caractère impératif et inconditionnel — le petit enfant s'attache aux objets que les circonstances proposent —, son polymorphisme — cet attachement expérimente un grand nombre de formes possibles —, enfin l'absence de frein : l'attachement du petit enfant — qu'il soit narcissique ou objectal, amoureux ou agressif, etc. — est total, sans limites, sans bornes, excessif et, par là même, dramatique, conduisant à la colère comme à la déception, susceptible de tous ces retournements qui fondent cependant l'apprentissage des voies d'expression de la vie affective.

Néanmoins, cet attachement primaire, s'il rencontre ses objets naturels et pour autant que ceux-ci ne se dérobent pas, se fixe, se cristallise sur eux et n'en change plus : il se sert, dirait-on, de ses objets pour réaliser ce premier apprentissage des voies d'expression de la vie affective. Il y a, par là, à ce stade, formation d'une sorte de précipité emblématique des objets d'amour et de haine et de la relation dans laquelle le Moi se tient à leur égard, « précipité » qui ne cessera plus d'être porteur d'effets : des « organisateurs » de la vie psychique ultérieure se sont mis en place au travers d'une première cristallisation de l'attachement sur des objets stables. Ce « précipité primaire » constitue le soubassement de toute structure, qu'elle soit névrotique ou psychotique. Nous avons là les bases d'une première stabilité. Une stabilité toutefois qui ressemble bien à un gel de l'investissement sur certains objets et certains signes.

Un second « moment » de l'attachement débute avec le remaniement de l'orientation désirante qui répond à la problématique œdipienne. Le propre de la crise œdipienne est, en effet, de modifier sur un point essentiel l'économie précédente de l'attachement, ce point étant que l'attachement primaire ne distinguait pas entre ce que Freud a appelé le courant tendre et le courant érotique de la libido. Or le propre de la crise œdipienne est, comme on sait, d'amener l'enfant sinon à distinguer clairement entre ces deux courants, du moins à le faire renoncer à diriger l'un d'eux sur ses objets primaires — les parents — tout en maintenant l'autre.

La réorientation du choix d'objet sexuel et le déplacement d'une partie de l'attachement vers un nouvel objet — on ne s'intéresse pas ici à l'utilisation d'une autre partie de l'attachement qui est celle qui conduit à l'identification à l'instance parentale — ouvrent la voie à un processus de substitution qui, par

la suite, n'intéressera pas uniquement le seul courant de la libido qui était là en cause, mais vaudra pour toutes formes d'attachement, et concernera aussi bien les « intérêts » du Moi que la libido.

Ce qui nous semble s'inaugurer, du moins s'établir de façon suffisamment solide, dans cette période pour pouvoir être utilisé très longtemps ensuite, c'est donc, à travers cette première transformation de l'attachement et cette première substitution d'objet, la possibilité même de remplacer un lien par un autre — le lien à l'objet primaire est transformé — et un objet par un autre — l'objet sexuel est changé.

L'effet structurant de la crise œdipienne est donc, de ce point de vue, d'avoir appris au Moi qu'un lien peut se transformer et qu'un objet peut être substitué à un autre : le caractère inconditionnel de l'attachement primaire ne peut plus désormais être maintenu. La liquidation du complexe d'Œdipe fait entrer le Moi dans une période d'attachements conditionnels à des objets substituables. Cette relativisation de l'attachement est le propre de la vie adulte.

Ce « moment adulte » de l'attachement, il est vrai, n'est pas toujours pleinement réalisé par chacun, et sa durée elle-même peut être fonction de la réalité — de la profondeur — de l'acquiescement à la renonciation œdipienne. On voit bien, par exemple, que, communément, à la réorientation sociale de l'attachement répond un maintien de son orientation initiale au plan du désir inconscient. Ce qui se révélera non seulement dans certains traits typiques du choix de l'objet substitutif, mais surtout dans les caractères mêmes de l'attachement à lui qui seront alors ceux de l'attachement primaire. D'autre part, le désir, conscient ou inconscient, de retrouver un attachement du type de l'attachement primaire peut, par lui-même, tendre à abrégé la durée de ce moment adulte de l'attachement qu'on pourrait appeler le moment de l'attachement relatif.

La vie adulte s'accommode très bien d'une logique « de substitution » d'objets qui lui permet de poursuivre son activité indépendamment des protagonistes, réels ou idéels, qu'elle se donne. L'attachement relatif continue donc, en ce second « moment » dont la durée est variable, de fonctionner comme moteur de toute activité. Mais le type de stabilité qui est propre à ce second moment est une stabilité dynamique : il y a bien constance d'un flux d'investissement, mais il y a aussi renouvellement des objets que celui-ci vise. Toutefois, ces variations ne doivent pas cacher la permanence d'une exigence d'attachement qui a le caractère impératif, voire répétitif que Freud reconnaissait à la pulsion. L'adulte, on le voit bien, soutient sa vie psychique de ce maintien, par la substitution des objets qu'il se donne, d'un pôle permanent d'affluence plus ou moins riche et varié, qui justifie intérêts, amours et haines qui le font exister. Dans sa richesse ou dans sa pauvreté qualitative, son « système d'attachement » soutient donc sa vie et l'impératif d'attachement ne semble guère diminuer au cours du temps, du moins tant que le Moi trouve des objets susceptibles d'être

investis. Car, et c'est ici que commence la problématique d'un troisième moment caractéristique, il se fait un jour, non que le besoin d'attachement diminue, mais que les substitutions d'objets deviennent plus difficiles.

Nous touchons là aux difficultés de l'attachement dans un troisième moment qui n'est évidemment pas datable et qui ne peut être assimilé à un stade, n'étant en particulier soutenu par rien qui ressemble à une zone corporelle ni à une évolution biologique. En effet, dès lors qu'il situe ses objets non plus dans l'éternité inconsciente, dans les recommencements infinis de l'investissement de signes emblématiques immuables, mais sur l'horizon temporel réaliste du Moi, l'attachement, pour autant qu'il passe par ce Moi réaliste (qui est aussi le Moi post-œdipien et vise des objets soumis au temps, et donc finis et périssables), en vient, à un moment ou à un autre, à être affecté lui-même par ce réalisme d'un Moi qui sait bien que les ressources de la substitution d'objets ne garantissent, au bout du compte, ni leur permanence ni la sienne. Pourquoi dès lors investir dans ce qui va cesser ? Pourquoi s'attacher à ce qui échappe ?

De tels propos, que l'on place volontiers dans la bouche du « sage » ou du vieillard, sont aussi un constat de réalité : la position « adulte » du Moi qui consiste à trouver des objets d'attachement pour soutenir (justifier) son activité, n'avait en fait qu'un rôle qu'on peut dire fonctionnel à remplir. Elle assurait simplement la possibilité de la poursuite de cette activité. Dans la perspective de la fin de celle-ci — de la fin de la vie —, nous voyons couramment que, en même temps que la notion d'activité tend à perdre son sens, celle d'attachement ne peut plus conserver le sien, ou doit alors se transformer profondément. D'où le désenchantement qui accompagne si souvent la découverte, plus ou moins tardive, qu'il y a bien une fin à ce qui a fait, un temps, le sens relatif de la vie.

En ce troisième « moment », les voies offertes à l'attachement sont peu nombreuses. L'une consisterait à s'éteindre, à cesser de lui-même, à la mesure même de l'anticipation du défaut des objets ; il s'agirait alors pour le Moi de réaliser un détachement, c'est-à-dire un deuil, de l'objet « vie » lui-même. Mais ce qui rend cette solution rationnelle difficile, c'est le maintien d'une « exigence d'attachement » qui n'entend nullement raison. Une autre voie peut être alors la dérivation de l'attachement sur un objet qui, contrairement à la vie et au Moi lui-même, n'aurait pas de fin ; c'est ici que prend place le problème de la sublimation et des substitutions idéales. Enfin, et c'est la voie la plus commune, la fin de la vie marque moins un troisième moment typique qu'un refus des perspectives réalistes que découvre le Moi adulte et un reflux sur des positions plus anciennes : en fait, un retour à l'attachement primaire et au monde de terreurs et d'idéalisations auquel il correspond. C'est pourquoi j'appellerai ce troisième moment celui du retour d'attachement, comme on disait autrefois du « retour d'âge ».

La clinique du vieillissement nous montre en tout cas que derrière la « névrose actuelle » que peut parfois susciter la perspective de la mort, il y a toujours à interroger l'attachement primaire.

Les trois « moments de l'attachement » que je viens d'esquisser permettent de tracer un cadre général dans lequel le vieillissement peut être compris comme une dynamique que la psychanalyse peut envisager sous l'angle économique — lorsqu'on évoque par exemple l'épuisement de la libido — mais aussi sous l'angle des représentations dont la présence ou l'absence va soutenir ou non l'investissement d'un lien par le sujet. Mais ici interviennent deux facteurs : la structure personnelle qui favorise la sublimation ou au contraire la régression, et la culture qui propose des maintiens de « solutions » — sous la forme de systèmes de représentations — au problème, insoluble, de l'identité. Je ne m'intéresserai ici qu'à la sublimation.

## Les difficultés de la sublimation

En tant que processus, la sublimation fonctionne à peu près bien durant le second « moment » de l'attachement, c'est-à-dire dans une vie « adulte » dont le fondement — le fondement de tous les investissements — est la sexualité. La sublimation, en tant qu'elle permet de dépasser, d'élargir les buts de la pulsion au-delà du seul but sexuel, et de produire un mouvement d'intérêt pour d'autres objets que des objets sexuels, autorise et soutient tout le champ des activités humaines, ouvre un horizon d'intérêts à peu près sans limites, puisque tout objet existant ou possible peut, grâce à elle, se trouvant investi sur le mode qu'elle permet, venir s'intégrer au vaste champ des activités, y compris purement mentales, qui constituent la manifestation même de la vie. Durant ce « moment » — qui est aussi celui d'une expression de la vie qu'on pourrait qualifier de directe, fonctionnelle ou naïve, parfois plus active qu'interrogative —, la sexualité est en quelque sorte le seul modèle, le pattern sous-jacent à l'action.

Au-delà des comportements qui lui sont directement associés, et dont l'anthropologie a d'ailleurs montré l'importance structurante dans la vie sociale, le modèle de toute action est en effet toujours fourni par une sexualité dont le propre est d'opposer et d'unir des objets différenciés, et de leur en faire produire d'autres. En tant qu'action, la vie poursuit ainsi le modèle de l'activité sexuelle et donne un sens à toute activité par cette sorte de dérive du sexuel que permet la sublimation : action, au sens général d'activité, sexualité et sublimation, forment donc un ensemble indissociable. La sexualité fait fonction de source et de modèle, et la sublimation fait fonction d'agent de diffusion de celle-ci hors de sa sphère d'origine, de sorte que l'action, sous toutes ses formes, pousse ses ramifications exploratrices très loin de cette sphère d'origine, sans perdre pour autant le puissant moteur de la sexualité. La double conséquence de cette situation — qui, une fois encore, répond elle-même à un moment de l'attachement

et à cette spontanéité naïve déjà évoquée — est, bien entendu, d'une part que la sublimation ne peut « fonctionner », ne peut donner sens à l'activité humaine que pour autant que le modèle sexuel reste pertinent, et d'autre part qu'il n'y a de sublimation possible (qu'il n'y a matière à user du processus de sublimation) que pour autant qu'une activité est en vue, c'est-à-dire qu'un objet est en cause.

Or, nous savons bien que c'est justement tout cela que remet en question la perspective de la mort, et avec elle la perte de cette spontanéité naïve et la naissance d'un questionnement qui ne trouve pas de réponse. C'est donc ici, à un « moment » qui, répétons-le, n'a pas de date, n'est pas un stade, que l'attachement trouve sa limite, et avec lui la sublimation, puisque dans cette perspective nouvelle aucun objet ne « fait signe », pour reprendre l'expression dont usa Freud dans *Deuil et mélancolie*, pour remplacer la vie défaillante, et qu'aucune activité ne peut viser ce « vide d'objet » : le modèle sexuel valait pour la vie, face à la mort il ne peut plus être porteur que de fantasme.

Privé d'objet, mais toujours soumis à l'exigence d'attachement, devant cet horizon vide, le Moi va donc souvent, comme il a été souligné, en vue de résoudre ce problème, adopter une position régressive, opter pour le retour à l'attachement primaire, gommant en quelque sorte le problème à lui posé, se rassurant de revenir au schéma connu, déjà expérimenté dans l'enfance, d'un rapport fusionnel à l'objet primaire : des représentations idéales se trouvent alors souvent investies sur le même mode que l'avait été cet objet, ce qui donne au Moi ce sentiment si important de conserver une identité au moment même où il la perd, ou dans l'angoisse de la perdre. Le bénéfique narcissique de cette opération est sans doute la raison de sa fréquence.

Le Moi tente ainsi, si l'on peut dire, de forcer le barrage de l'absence de sens accessible, en constituant un ensemble de représentations en « objet stable », en ce substitut de ce qui lui fait défaut. C'est ici son attachement à la vie qui a investi des représentations capables de l'assurer d'une permanence qu'il exige absolument et que se présentent croyances et valeurs proposées par les différentes cultures. Nous arrivons donc au second point évoqué plus haut, la question des significations, c'est-à-dire des représentations, qui ont pour fonction d'assurer l'identité, c'est-à-dire de rassurer le Moi quant à sa permanence.

Un troisième type d'équilibre est ici recherché, dont on pourrait dire qu'il va tout devoir à la constitution d'un « objet psychique », d'un ensemble de représentations, investies paradoxalement comme capables de se substituer au Moi tout en lui permettant de se continuer. L'objet stable qui se trouve investi en pareil cas nous apparaît communément sous les espèces d'une conviction, car même si la passion semble souvent l'inspirer, cette passion elle-même, cet investissement intense d'un objet idéal, n'est ainsi mobilisée, et dirigée précisé-

ment vers tel objet que parce que le besoin irrépressible d'attachement à un objet absolument stable, plus stable que la vie, a trouvé dans une représentation que la culture propose le facteur d'assurance qui est cherché : la certitude que ce dernier offrirait ce point d'ancrage dans une permanence et une stabilité que le cours de la vie et des choses ne cesse de démentir. En d'autres termes, il est bien clair que ce n'est pas dans la réalité, qui n'est que changements, que la stabilité recherchée peut être trouvée, ce ne peut être que dans une formation idéale, dans une représentation. Ce qu'il importe de souligner ici, c'est qu'à la limite n'importe quelle représentation peut faire l'affaire. Car c'est l'afflux seul de l'attachement, sur elle, qui lui permet de jouer son rôle.

Les formations de sens, les représentations ainsi investies et ayant acquis cette valeur de certitude jouent, surtout dans l'âge mûr ou avancé, un rôle essentiel, littéralement énergétique. Elles sont ce qui rend aussi bien la vie que sa perte acceptables. Elles produisent le sens recherché par le Moi. Elles lui permettent d'approcher la permanence à laquelle il n'a pas accès. Ces formations psychiques semblent tenir lieu de schèmes, d'articulations, de mise en forme, d'une information qui fait objectivement défaut. Mais de cela, l'exigence d'attachement n'a que faire et le Moi, en quête de sens, ne peut éviter de désirer posséder des certitudes. Ces formations apparaissent aussi résistantes que des fantasmes, si l'on peut dire, ce qui est déjà en soi une indication. Elles attestent, en quelque sorte, d'une résistance radicale du Moi, à la fois envers la précarité de ses objets d'attachement et de la sienne propre, et envers un non-savoir intolérable sur sa fin et sur sa place dans l'ensemble qui le porte — question métaphysique si l'on veut, puisqu'elle constitue le roc de la réalité de l'absence de réponse à des questions essentielles.

Il est clair que ces formations psychiques, ces représentations doivent beaucoup à la culture qui détermine la spécificité de leur contenu, mais à y regarder de près, des différences culturelles qui paraissent considérables gardent en commun un même objectif, un même but, qui est finalement toujours de satisfaire à l'exigence de permanence. De sorte que ce qui les distingue n'est pas ce qui importe, mais plutôt, si l'on se place d'un point de vue clinique, c'est-à-dire si l'on s'inquiète de l'efficacité qu'elles peuvent avoir, de la mesure dans laquelle elles aident vraiment ou non le Moi à affronter la limite où il se voit disparaître, c'est plutôt leur capacité à avoir généré un « travail psychique » effectif, qui est évidemment un travail de détachement, par rapport à la vie, c'est-à-dire un travail de deuil.

Qu'est-ce à dire ? Deuil de quoi ? Il faut prendre ici en considération que chaque culture construit un rapport à la réalité spécifique et que, pour l'individu, ce rapport qui se trouve largement imposé constitue un prédécoupage de la réalité, une prédéfinition de celle-ci. Et il faut bien sûr, dans cette réalité, inclure l'idée que chaque culture se fait de ce qu'est le Moi, le sujet, la vie psy-

chique, et de ce qu'est aussi le corps. Se croire assuré de plusieurs vies ou penser la sienne unique ; avoir une ou plusieurs « âmes » ; accorder une plus ou moins grande importance au corps ; croire ou non à sa pérennité au-delà de la mort : en bref, toute la fantasmagorie des croyances humaines, si diversifiées dans le temps et dans l'espace, tout cela implique que ce ne sont pas les mêmes significations qui se trouvent investies ici et là, mais il est clair que, partout et toujours, la mort donne, si l'on peut dire, quelque chose à perdre — même si l'être humain s'efforce de penser qu'il aura peut-être quand même aussi à y gagner, et impose par là un même travail de deuil qui, simplement, porte, selon l'époque et le lieu, sur des objets et des significations différentes.

## Bibliographie

- ABRAHAM, K. 1973. « Le pronostic du traitement psychanalytique chez les sujets d'un certain âge ». Dans : *Œuvres complètes*. Paris, Payot, tome 2, pp. 92-96.
- BERGERET, J. 1982. « La deuxième crise d'adolescence, sénescence et identité ». *Le temps et la vie*. Lyon, Chronique sociale, pp. 71-79.
- BIANCHI, H. 1978. « Figures de l'infigurable ». *Psychanalyse à l'université*. Tome 3, n° 11, juin, pp. 525-532
- BIANCHI, H. 1987. *Le Moi et le temps*. Paris, Dunod
- BIANCHI, H. 1988. « Psychodynamics in Psychiatry of Old Age : a Psychoanalytic Approach ». Dans : Wertbeimer *et al. Innovative Trends in Psychogeriatrics*. Basel, Karger, pp. 83-89
- BIANCHI, H. 1995. « Psychoanalyse im Späteren Lebensabschnitt ». Dans :
- Jovic, N. ; Uchtenhagen, A. *Psychotherapie und Altern*. Zurich, Fachverlag AG, pp. 43-59.
- BIANCHI, H. 1999. « Psychodynamique du vieillissement ». Dans : Léger, J.M. ; Clément, J.P. *Psychiatrie du sujet âgé*. Paris, Flammarion.
- FREUD, S. 1968. « Deuil et mélancolie ». *Métapsychologie*. Paris, Gallimard, pp. 7-81.
- GROTJAHN, M. 1955. « Analytic Psychotherapy with the Elderly ». *Psychoanalytic Review*. N° 42, pp. 419-427.
- M'UZAN, M. de. 1977. « Le travail du trépas ». *De l'art à la mort*. Paris, Gallimard, pp. 182-199.

